

THIERRY NÉLIAS

# Des Français face à l'invasion

mai-septembre 1940



Pygmalion

Extrait de la publication





DES FRANÇAIS  
FACE À L'INVASION

*Mai – septembre 1940*



THIERRY NÉLIAS

DES FRANÇAIS  
FACE À L'INVASION

*Mai – septembre 1940*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
*Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2008, Pygmalion, département de Flammarion  
ISBN 978-2-7564-0192-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père,  
À sa mémoire d'homme de mer  
Et d'ancien du Jean Bart.*





*« Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. »*

Paul Valéry, *La crise de l'esprit*, 1919

*« Les petites nations ne connaissent pas la sensation heureuse d'être là depuis toujours et à jamais ; elles sont toutes passées, à tel ou tel moment de leur histoire, par l'antichambre de la mort ; toujours confrontées à l'arrogante ignorance des grands, elles voient leur existence perpétuellement menacée ou mise en question ; car leur existence est question. »*

Milan Kundera, *Les testaments trahis*, 1996



## INTRODUCTION

Nous vivons au sein d'un État qui connaît la paix depuis plus de soixante ans. Six décennies, déjà, que nos frontières métropolitaines sont stables et n'ont plus été directement menacées, ce qui est sans précédent dans notre histoire. Sa dernière agression (au sens de la guerre déclarée entre nations, ce qui exclut les agressions terroristes), la France l'a subie il y a soixante-huit ans, par un petit matin de printemps de l'année 1940. Certes, cette date peut nous paraître lointaine, tant il est vrai qu'elle appartient désormais à un autre siècle ; pourtant, elle relève encore de l'histoire contemporaine. De fait, si cette période nous touche encore, si elle nous semble si vibrante, c'est que de nombreux témoins sont toujours de ce monde.

Mais cette histoire contemporaine-là est en train de basculer. Pour la première fois, en effet, une génération de grands-parents est apparue, qui ne raconte plus à ses petits-enfants des récits de jeunesse marqués par une guerre – à l'exception des guerres coloniales –, tout simplement parce qu'elle n'en a pas connue. Phénomène nouveau, le souvenir des conflits entre nations européennes s'estompe et la mémoire du dernier en date, la Seconde Guerre mondiale, glisse peu à peu du domaine de la transmission orale directe vers celui des témoignages et documents écrits.

## DES FRANÇAIS FACE À L'INVASION

Pour les générations nées après-guerre, la présence de l'État, des pouvoirs publics, de l'autorité – marques tangibles au travers desquelles s'exprime la légitimité d'un pays et sa nationalité –, est une évidence sur laquelle il n'y a plus lieu de revenir. À l'instar de la langue, cette présence garantit nos repères en tant qu'individus dans une société humaine. De nos jours, personne n'imagine voir disparaître subitement toutes les structures étatiques et locales et, avec elles, le confort moderne dont nous dépendons plus ou moins étroitement, car une telle chose est tout simplement inconcevable. Ce scénario catastrophe est volontiers associé à de lointains pays pauvres et perpétuellement en guerre (États dont l'existence est une éternelle remise question), ou n'a de place que dans les fictions exploitant le principe de la catharsis.

Le scénario s'est pourtant réalisé, ici même, en France, il y a trois générations. Si on ne peut pas se mettre à la place de ceux qui l'ont vécu, si les mots sont sans doute impuissants à restituer le traumatisme, leurs témoignages peuvent néanmoins nous permettre d'en approcher la trame. Car le pays d'alors n'était pas très différent de celui des années deux mille.

À bien des égards, la France de 1940 possédait des analogies avec notre société, les révolutions du numérique et de l'atome exceptées :

— Électricité qui alimente la majorité des foyers, téléphone accessible n'importe où, lignes de train en cours d'électrification (3 000 km de lignes le sont déjà en 1938), lancement de programmes d'autoroutes (A13 et A12 notamment) et travaux préfigurant l'avènement des rocade périphériques autour des vieux centres-villes<sup>1</sup> (il y a deux millions d'automobiles en circulation en 1939).

---

1. Témoin passionné de son époque, Jacques Riboud le remarquera avec amertume en juin 40 alors que, lieutenant d'artillerie, il se replie en empruntant les boulevards extérieurs de Paris. Il découvre en effet les premiers tunnels des portes de la capitale, signes avant-coureurs d'un nouvel urbanisme adapté à l'automobile. Un urbanisme dont le périphérique, trente ans plus tard, sera d'ailleurs l'aboutissement. Il écrit : « *À l'époque, les immeubles, le long du boulevard, étaient encore neufs. Les passages inférieurs, aux portes de la Chapelle, de la Villette, étaient récents. On en avait beaucoup parlé. Ils étaient cités avec orgueil comme un exemple de modernisme. On date couramment la mutation industrielle de la France de l'après-guerre. Mais, déjà en 38/39, les premiers signes étaient apparus, à la grande satisfaction*

## INTRODUCTION

— Influence des médias relativement comparable : la TSF, qui introduit le *direct* dans les foyers (six millions de postes pour quarante et un millions d'habitants), télévision naissante<sup>1</sup>, presse amplement diffusée, publicité (le pavillon qui lui est dédié lors de l'Exposition Universelle de 1937, à Paris, adopte une architecture qui rappelle étonnamment celle des cités construites dans les années soixante-dix...).

— Démocratisation croissante des loisirs : intérêt pour le sport (la rubrique y tient désormais une place de choix dans la presse et à la radio, exactement comme de nos jours), congés payés qui favorisent la croissance des stations balnéaires, développement des sports d'hiver et des équipements associés. En septembre 1939, le retour de la guerre dans ce pays qui avait pris goût aux loisirs sera d'ailleurs vécu comme une douche froide. Car – différence essentielle avec notre époque – le souvenir de 14-18 est encore frais : vingt et un ans, c'était hier. Ainsi l'écrivain Robert Sabatier disait-il qu'il avait ressenti la déclaration de guerre comme une abomination après les avancées de 1936...

Enfin, la France de 1940 est une démocratie, un régime parlementaire dont les textes régissent la vie politique du pays depuis soixante-cinq ans en application des trois lois constitutionnelles de 1875<sup>2</sup>.

Il était donc tentant de repenser la défaite de 1940 comme une expérience unique qui permettrait de comprendre ce que devient l'habitant d'une démocratie structurée dès l'instant qu'il en est privé. Lui survit-il ? Est-on encore citoyen quand il n'y a plus

---

*de ceux qui, comme moi, s'impatientaient. [...] Qui croirait que ces "passages inférieurs" aux portes de Paris, aient passé pour les témoins d'un renouveau, les précurseurs d'une évolution ? » Jacques Riboud, Souvenirs d'une bataille perdue (1939-1940), Paris, Éditions J.R.S.C., 1995, pp. 211-212. À noter que l'idée d'une grande rocade parisienne ceinturant la capitale à une trentaine de kilomètres de son centre (idée concrétisée par le président de Gaulle avec l'actuelle *Francilienne*) était déjà dans les cartons dès 1938.*

1. En 1939, il y a plus de 200 téléviseurs en circulation. En mars-avril, la tour Eiffel permet l'émission de quinze heures de programmes par semaine (source : <http://www.teleregard.net/film/inventio.htm>).

2. Loi du 24 février 1875 relative à l'organisation du Sénat (9 articles) ; Loi du 25 février 1875 relative à l'organisation des pouvoirs publics (11 articles) ; Loi du 16 juillet 1875 sur les rapports des pouvoirs publics (14 articles).

## DES FRANÇAIS FACE À L'INVASION

de cité ? Français quand il n'y a plus de France ? En d'autres termes, de quelle nature sont les ressorts intérieurs de la citoyenneté et comment s'expriment-ils face à la disparition brutale des repères ?

Quel épisode de notre histoire récente pouvait mieux répondre à ces questions que celui de la *débâcle* ?

Car le choc de mai-juin 1940 fut sans précédent pour les populations. Si on parle volontiers des bombardements américains de 1944 pour évoquer, à juste titre, le martyre des populations normandes (Caen, Le Havre, Cherbourg...), la plupart des gens oublie souvent que les bombardements allemands du printemps 1940 ont partiellement – voire totalement – défigurés des centres-villes comme ceux d'Abbeville, Beauvais ou encore Rouen. Au milieu des ruines, toute autorité française ayant disparu, sans nouvelles du gouvernement, des Français ont tenté de survivre. Quelles seraient de nos jours nos réactions face à un tel scénario ? Nos certitudes sur la citoyenneté, l'évidence d'être français ?

Mais la comparaison a ses limites, car la société de 1940 est très différente de la nôtre par sa mentalité : plus compartimentée, beaucoup moins urbaine, les richesses y sont inégalement réparties et la césure Paris-Province y est plus accusée. De plus, à cette époque, les idées politiques vont bien au-delà de la simple expression d'opinion : on pouvait être passé à tabac – voire tué – du fait de ses convictions<sup>1</sup>. La violence politique n'avait pas faibli depuis l'affaire Dreyfus. Dans les années trente, quand l'intégrité de l'État ou, plus simplement, l'ordre public étaient menacés, les gardes mobiles pouvaient tirer à *balles réelles* sur la foule (l'exemple des Croix-de-Feu menaçant l'Assemblée Nationale, le 6 février 1934, ou encore celui des manifestations de Clichy, en 1937<sup>2</sup>, viennent l'attester). Les élections ne sont pas encore au suffrage universel direct, et les femmes ne votent pas (contrairement à la démocratie anglaise).

---

1. 13 février 1936 : Léon Blum est victime d'un attentat boulevard Saint-Germain, à Paris. Cet attentat provoquera la dissolution de l'Action française.

2. Le 16 mars 1937, à Clichy, les forces de l'ordre tirent sur des manifestants venus empêcher une réunion du Parti social français (P.S.F.) du colonel de La Rocque. Bilan : 6 morts et 300 blessés.

## INTRODUCTION

Quant aux trains des congés payés, ils semblent surtout avoir été fréquentés par les classes ouvrières des grandes villes. D'autres catégories socioprofessionnelles comme les artisans, par exemple, n'avaient pas été concernées par les avancées du Front Populaire.

En 1940, Paul Morand parlait de « l'heure la plus grave qu'ait connue le pays depuis 1430 »<sup>1</sup>, faisant sans doute référence à la capture de Jeanne d'Arc, suivie un an plus tard de l'accession au trône de France par Henry VI – roi anglais – dont le couronnement eut lieu en la cathédrale Notre-Dame de Paris. De telles paroles mènent à penser que la France de juin 1940 a connu le danger suprême, celui du *péril de mort*, de disparition pure et simple, comme durant la guerre de Cent Ans... Encore que l'idée de nation n'ait pu avoir grand sens au temps de Charles VII.

De même que la France de ce début de *xxi*<sup>e</sup> siècle, la France des années trente ne connaît pas la crainte d'être absorbée par un puissant voisin. Fruits d'une maturation de dix siècles, la légitimité et la souveraineté du pays sont alors bien vivaces, d'autant plus après le dénouement victorieux de novembre 1918 qui a effacé la honteuse défaite de 1870 face aux Prussiens. Les conséquences de celle-ci avaient été terribles pour le pays : occupation du nord de la France et annexion de l'Alsace-Lorraine. Née de ce désastre, la III<sup>e</sup> République avait pour longtemps frappé d'anathème toute référence aux événements. Il faut dire que ceux-ci avaient engendré la Commune et un état de guerre civile... images peu propices au rassemblement républicain, il est vrai. Celle de juin 40 ne fait pas exception à la règle. Ce n'est donc pas un hasard si, en 1940, Janet Flanner, journaliste au *New Yorker*, publie un article qui établit un parallèle entre 1870 et 1940, comparant de Gaulle à Gambetta et Pétain à Bazaine<sup>2</sup>. La défaite ravive les lignes de fracture douloureuses ; la victoire, elle, les gomme en forgeant l'unité nationale.

« Étrange défaite », « débâcle », « effondrement »... les expressions ne manquent pas pour exprimer le caractère exceptionnel de ces six semaines qui ont mené au démantèlement d'un vieux

---

1. Paul Morand, *Chroniques de l'homme maigre*, Paris, Éditions Grasset, 1941, p. 17.

2. Article commenté par Jeffrey Mehlmann dans son ouvrage, *Émigrés à New York – Les intellectuels français à Manhattan – 1940-1944*, Paris, Albin



## DES FRANÇAIS FACE À L'INVASION

pays. On peut ainsi remarquer que si le général de Gaulle a fustigé, depuis Londres, l'esprit de défaitisme qui a conduit au désastre, le maréchal Pétain organisera quant à lui le procès des responsables de la défaite. Un tel effondrement est donc inacceptable par le fait même qu'il était *inconcevable* quelques mois plus tôt.

Cette étude est avant tout un recueil de témoignages vivants, parfois écrits. Elle est centrée sur une partie du territoire comprise entre Somme et Loire, en gros à l'intérieur d'un triangle Abbeville-Paris-Blois, une zone épargnée par l'occupation allemande de 14-18 mais concernée par celle de 40-44. Elle ne prétend pas apporter d'éléments nouveaux sur les opérations militaires de la bataille de France ; elle ne cherche pas non plus à revisiter les décisions prises à l'échelon du pouvoir politique. Mais elle se place à l'angle de l'homme et du simple citoyen, de ce citoyen français de l'année 1940, si proche de nous et en même temps si éloigné. C'est sa vision des choses qui est relatée et suivie au jour le jour, celle-ci étant mise en perspective avec les moyens dont il dispose pour appréhender et prendre la mesure des événements : journaux, communiqués de la radio, affiches de rues, rumeurs, expérience personnelle, psychologie. De la diversité de ces facteurs est née la multitude des parcours, dont chaque témoin, à son niveau, a tiré sa propre vérité sur les événements.

C'est à l'aune de leurs réactions que cette défaite de 1940 peut livrer quelques éléments de réponses aux questions qui nous intéressent ici, à savoir :

— Quand les symboles du pouvoir et de l'autorité d'une grande nation millénaire comme la France (dont la légitimité passe pour acquise) ont disparu à *l'extérieur*, comment survivent-ils encore en chacun, *au-dedans* ?

— Dès lors, de quelle façon le vide provoqué par la guerre se comble-t-il ?

---

Michel, 2005, au chapitre « Le Pétain du *New Yorker* et le paradigme de 1870 ».

## INTRODUCTION

*Historia*, en grec, c'est l'enquête. Cet ouvrage est une enquête menée sur le terrain des villes et villages évoqués. Elle s'appuie sur les récits de témoins qui, arrivés au soir de leur vie, se sont livrés au jeu de l'interview. Elle peut se lire comme une histoire, l'histoire croisée d'une trentaine de civils et militaires français ordinaires (sans connotation péjorative aucune) qui ont traversé l'un des pires moments de l'histoire de la France.



# I

## LA SOMME, *BIS REPETITA*

### LA GUERRE ?

Il est 4 h 30 du matin.

Dans une lumière marine que l'on ne rencontre qu'en baie de Somme, une nouvelle aurore éveille peu à peu les faubourgs sud d'Abbeville en ce 10 mai 1940. Après un début de mois détestable, froid et pluvieux, les premières lueurs du jour sont prometteuses : on va enfin avoir une belle journée de printemps. Dans quelques heures, les commerces vont rouvrir. La veille, comme chaque semaine, le marché a animé les rues du centre-ville. La capitale du Ponthieu se prépare à vivre une nouvelle journée... une journée à l'activité on ne peut plus normale.

Bien sûr, dans toute la ville et depuis plusieurs mois, personne ne peut ignorer ces écriteaux qui, au détour d'une rue, indiquent la proximité d'un abri antiaérien. Bien sûr, il y a la présence des militaires anglais et français qui parcourent la ville en uniforme<sup>1</sup>.

---

1. « À Paris, c'était la guerre, sans vraiment être la guerre... Tous les hommes mobilisables étaient mobilisés, à l'exception des affectés spéciaux. On voyait beaucoup de gens en uniforme dans les rues : soldats en permission, militaires affectés "à l'arrière"... Il y avait donc une atmosphère



Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000203.N001  
Dépôt légal : mars 2008